

Pierre Bourdieu

de Marie-Anne Lescourret

Sur un quai de RER, ce 10 avril 2008, des voix jeunes hurlent, chantent et rient à la fois. « ... *si tu savais, ta réforme, ta réforme, ta réforme où on s'la met ... au cul, au cul, au cul... aucune hésitation !* » Ils reprennent... « *si tu savais...* » L'écho du métro fait merveille. Il donne à la ritournelle lycéenne des allures de grandes orgues dans une cathédrale. Un peu après, dans un wagon, un universitaire à cheveux blancs parle avec deux de ces manifestants qui se disent en colère, mais semblent en joie : « *l'important, les amis, serait que vous teniez jusqu'après les vacances, puis d'aller jusqu'à mai pour faire la liaison...* »

Cette liaison, le « Pierre Bourdieu » de Marie-Anne Lescourret la fait en partie. Même s'il est beaucoup plus que ça, ce grand et gros livre trouve en effet sa place dans notre actualité.

D'abord parce que son héros, le sociologue, Pierre Bourdieu, 1930-2002, ancien boursier, donc bénéficiaire lui-même du vénérable ascenseur social de l'école républicaine, s'est plus qu'un autre intéressé à ses rouages poussifs, aux élus qu'il prend à son bord, et à ceux qu'il rejette à priori.

Passionné par les questions d'enseignement, d'éducation, de transmission de privilèges, d'exclusion, de domination et de violence symbolique, Bourdieu s'est cependant peu engagé en 68, nous apprend Marie-Anne Lescourret. Si son nom y reste lié c'est que la rébellion étudiante - « le rire de mai », comme il l'écrira - est partie de sociologie (mais à Nanterre où il n'enseignait pas) et coïncida avec sa dénonciation d'un ordre ancien et

dominateur dans les milieux universitaires (cf. « Les héritiers » paru en 1964, le livre qu'il a co-écrit avec Passeron)

J'ai d'autant plus de plaisir et de difficulté à écrire sur ce livre que son auteur, Marie-Anne Lescourret, est une amie, et que j'ai eu Pierre Bourdieu comme professeur (il était « maître assistant » de Raymond Aron) à la Sorbonne en 1960 pendant mes études de sociologie. Avec Jean Duvignaud, lui aussi maître assistant, c'étaient deux merveilles de jeunes profs qui cherchaient l'épanouissement de leurs étudiants. La sociologie venait d'entrer à la Sorbonne. Elle n'était qu'interrogations et ouverture d'esprit. Et illustre d'avance ce que Bourdieu allait théoriser en prônant ce principe : l'enseignement doit donner moins des connaissances que l'envie d'en acquérir... L'instruction, selon lui, consistait à transmettre l'esprit critique...

Qu'est-ce que la sociologie ? Dans ma mémoire, nos enseignants de 1960, philosophes de formation, ne cessaient de se poser, et de nous poser, cette question. Marie-Anne Lescourret est, elle aussi, docteur en philosophie, mais elle apporte sur la sociologie des réponses plus explicites que n'en fournissait Pierre Bourdieu en 1960. Suivons la donc.

La sociologie cherche à définir en quoi et comment le social a prise sur l'individu. « *Le corps, a écrit Bourdieu, est dans le monde social, mais le monde social est dans le corps* ». La sociologie se demande comment tout ça se passe. Que se

trame-t-il entre les corps et le monde social ?

Elle travaille sur des champs opératoires, à la fois cadrés et dynamiques, découpés dans le réel. À l'aide d'équipes de recherche qui enquêtent, observent, interrogent, écoutent, puis analysent et interprètent le matériel récolté.

Un travail de décryptage. De détective.

Dans quel but ? Pour savoir, bien sûr, et comprendre. Mais aussi dans la perspective de lutter contre les dominations et les rigidités sociales. Là est sûrement le point où Bourdieu se distingue le plus des usages courants de la sociologie. S'il cherche à repérer les freins et les blocages, les fameuses fautes du système, ce n'est pas juste pour établir un diagnostic, mais pour y chercher des remèdes.

Reste un autre risque, celui qui fait les Rastignac, et que décrit, par exemple, Crébillon dans le Sopha quand il parle de « l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse et élevés par la fortune (...) » et de « *la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état* ». Bourdieu, le boursier, qui a souffert d'un sentiment d'infériorité sociale, ne juge pas secondaire cet autre risque.

Sa visée sociologique s'établit donc sur un fil tendu. Presque en équilibriste. Il s'agit tout autant de démonter des mécanismes avec toute la rigueur dont est capable une science humaine que d'aspirer à changer la vie. D'où une double perspective - scientifique et humaniste, objective et engagée - qui le poussera à prendre parti pendant les grèves de 95 où il lance ce magnifique « *C'est pas une maladie d'être intellectuel... c'est être réfléchi* ».

Ni bonne conscience de gauche, ni rigidité droitiste, la sociologie est un sport de combat... Tout compte fait, dit sa biographe, « *son propos est peut-être moins la domination que l'émancipation* »

Marie-Anne Lescourret, qui a écrit, entre autres, sur Rubens, Lévinas et Claudel, est une

spécialiste des bibliographies intellectuelles. Son sujet principal, c'est la pensée et l'œuvre de ceux dont elle parle. Mais leur vie n'est pas négligée pour autant. À la lire, nous apprenons donc que Bourdieu est né au Béarn, dans un milieu dit modeste, d'un père que son fils qualifie de « *pauvre diable* » syndicalisé. Il a une enfance de boursier, élève brillant mais pensionnaire douloureux et humilié. À Normal Sup, c'est un « *jeune homme en colère* ». Son service en Algérie, pendant ce qu'on n'appelle pas encore la guerre, le fera sociologue en Kabylie, où, observateur, il réfléchit sur ceux qu'il observe autant que sur lui-même, observant. Suivront la fac à Alger, celle de Paris puis celle de Lille (« *il réfléchissait en même temps qu'il faisait réfléchir* » témoigne un de ses étudiants). Réfléchir, oui, encore et toujours réfléchir... toute une vie à réfléchir... sans pourtant oublier d'agir... Parmi ses livres les plus connus : « *Sociologie de l'Algérie* » 1958, « *Les héritiers* » 1964, « *La distinction* » 1979, « *Les règles de l'art* » 1992, « *la Misère du monde* » 1993... Chercheur, enseignant, écrivain, fondateur de la revue « *Le sens commun* », il a aussi été éditeur. En 1981, il soutient la candidature de Coluche à la présidence de la République. Suivra une sorte d'apothéose au Collège de France où une chaire de sociologie est créée pour lui. D'où grande visibilité médiatique, réputation internationale croissante et engagement également croissant dans des luttes sociales.

« *Quelque soit le niveau qu'il occupe, note Marie-Anne Lescourret, Pierre Bourdieu conserve sa timidité de provincial...* » et demeure « *inquiet, voire admiratif, devant la désinvolture des bien nés* »

Marie-Anne Lescourret a beau s'effacer devant une immense documentation faite de textes et de témoignages, on sent sa sympathie pour

son héros, ce bel homme à la voix douce. Homme aussi de cœur et de raison. Ardent, généreux et battant, qui paie de sa personne, se montre solidaire, combat contre les illusions, sans l'illusion de jamais les vaincre, mais avec la conviction que ce combat, jamais gagné, doit se poursuivre sans relâche. Un homme qui craint de s'emballer, mais emballe et s'emballe. Qui s'efforce de mettre à l'aise les plus faibles, mais sait s'opposer à ceux qui sont en position de force. Pas Zorro cependant. Ni même Chevalier blanc. Parce que mal situé. En porte-à-faux. Trop ambitieux peut-être pour être réellement compris ? Analyste d'un social qu'il voit animé et mouvant, ne prône-t-il pas une « philosophie dialoguée... qui va sans fin, dans les deux sens, de l'esprit aux choses » et des choses à l'esprit ? Résultat : l'élite dont il fait partie, mais qu'il considère d'un œil critique, lui reproche de cracher dans la soupe, voire de virer à un populisme d'extrême gauche. Tandis que certains de ses collaborateurs le quittent, irrités par la main mise excessive d'un hyper actif qui entend s'occuper de tout.

Ce livre ne se limite pourtant pas à ouvrir de larges fenêtres sur la vie, l'œuvre et l'évolution de la pensée de Pierre Bourdieu depuis sa situation de départ peu favorable, jusqu'à son retentissement international, avant et après sa mort. C'est aussi une somme. Son personnage principal y est en effet, à chaque étape de sa vie et de sa carrière, situé dans le panorama du monde intellectuel contemporain. D'où grand écran sur les principaux penseurs de l'époque, en France et en dehors, sur des concepts comme « structuralisme », et des institutions comme Normal Sup., ou l'École des Hautes Études en Sciences Sociales... Mais c'est aussi un trombinoscope des maîtres à penser du XX^e siècle. Des photos d'autant mieux venues qu'on connaît souvent mieux le nom de ces

illustres que leur visage !

Une autre raison de lire Marie Anne Lescourret est que Bourdieu lui-même est souvent illisible à force de vouloir mettre toutes les nuances, toutes les circonstances, tous les attendus dans chacune de ses phrases. Une démarche fondamentalement honnête, et quelque peu proustienne mais si loin du charme des mots sensuels, des détails concrets, des rythmes, des images et des surprises de Proust ! En comparaison, je ne dirais pas que le livre de Marie-Anne Lescourret est facile, mais son écriture est agréable, riche et didactique. Elle n'hésite pas citer. Quand elle avance une idée, elle ne craint pas de la reformuler plus loin, plus incisive et plus frappante. Elle bouge, évolue au fur et à mesure que se déroule et s'affine sa pensée. Elle est capable de simplifier le complexe, comme de complexifier le trop évident. Une démarche qui m'évoque la démarche d'un chien berger traçant des cercles autour d'un troupeau à faire avancer... Les touches d'humour ne manquent pas. Ainsi cette remarque sur les discours universitaires qu'elle connaît bien, « *le plaisir n'est pas une dimension scientifique : juste un condiment de la transmission* »

Face à la dérision au goût du jour, et à ceux qui, dépassés par les problèmes abordés par Pierre Bourdieu et sa biographe, parlent de « *prise de tête* », il me reste à conclure par ce rappel de bon sens, en mots de tous les jours, « *C'est pas une maladie d'être intellectuel... c'est être réfléchi* ».

Béatrice NODÉ-LANGLOIS

*PIERRE BOURDIEU par Marie-Anne Lescourret
Flammarion. 538 p. 27 euros*

Marie-Anne Lescourret est membre de la Critique Parisienne et nous donne à lire chaque année un article sur l'art pour notre revue.